

Jean-Désiré Sikely

La chance
au bout du pied



Sommaire

Du rêve à la réalité.....	5
Première mi-temps touristique	9
Un vestiaire Sénégalais	19
Abdoulaye	25
Deuxième mi-temps houleuse	33
Histoires Marseillaises	41
Premier échauffement.....	49
Dans la cour des grands.....	57
D'un stade à un autre.....	65
Le joker.....	69
Changement de regime	75
L'homme qui monte	79
Avec les éléphants	85
Une affaire d'état.....	91
La retraite a 35ans	99
Conclusion – Par Yves Hilmann, dit « le nègre » .	103
Annexe – La Côte d'Ivoire	
Pour les (presque) nuls	107

Du rêve à la réalité

Abidjan. Classe de cinquième, cours de français. Jean-Désiré a déjà 17ans. Un vétéran ! il faut préciser qu'en Côte d'Ivoire, les enfants entrent à l'école à l'âge de sept ans, et font une année de plus qu'en France en primaire. En plus, Jean-Désiré ne s'était jamais vraiment précipité pour être le premier de la classe, il avait pris un certain retard. Dans cette classe de cinquième,

Exceptionnellement, il ne s'ennuyait pas. Le professeur y était pour beaucoup. C'était un coopérant provençal, très volubile, très sympathique, qui ne saoulait pas trop les élèves avec la grammaire. Il était en revanche intarissable quand il parlait de son pays : Marseille, le soleil et le mistral, les champs de la lavande dans l'arrière pays, la vie agréable et conviviale... En fait, le jeune enseignant soignait son « mal du pays » en donnant à ses élèves l'envie d'y aller. Et tous ses propos étaient retenus par Jean-Désiré mieux que les règles de conjugaison. En cours de français, le jeune homme était déjà en voyage. Mais après les cours, il lui fallait bien sûr entrer à la

maison, où il n'était plus question de rêver. C'était plutôt un cauchemar quotidien.

Jean-Désiré était le deuxième d'une famille de douze enfants. Etant le premier né garçon, il était considéré par tous comme l'aîné de la famille. Il adorait sa mère et craignait son père qui se montrait souvent sévère avec les siens. Jean-Désiré ne supportait pas la méchanceté de son père envers sa mère, et de craintif, il était devenu rebelle. Chaque jour, le climat familial était de plus en plus tendu. Souvent, le jeune homme songeait à partir. Il ne voyait aucune issue à cette situation. Mais où partir ?

Quitter Abidjan pour aller autre part dans le pays ? C'était déplacer le problème sans le résoudre. Alors, il pensait quitter la Côte d'Ivoire. Et s'il quittait son pays, ce ne pouvait être que pour la France, là où la vie est belle, là où il était sûr de comprendre la langue et d'être compris.

Un jeune du quartier, Zacharie, était parti quelques mois auparavant, avec l'aide de son père, et Jean-Désiré avait appris que tout se passait bien pour lui. Ouattara, un autre copain, fils du député, était lui aussi parti en France pour y faire des études. Si un député envoie ses enfants en France, ce n'est sûrement pas hasard.

Petit à petit, l'idée faisait son chemin dans la tête de Jean-Désiré, jusqu'au jour où il décida de partir. Mais comment ? Il n'avait aucun argent, aucune formation, et pour cause... Mis à part le football, sport dans lequel il excellait, il ne savait rien faire.

Se faire la malle, c'est bien, à condition d'avoir au moins une valise !

– NON ! non tu ne partiras pas, tu restes ici !

C'est ainsi que réagit le père de Jean-Désiré, quand celui-ci fit part de son projet.

– Que ferais-tu en France ?

– Je pourrais apprendre un métier.

– Et ici ? Tu ne peux pas apprendre ? Tu pourrais devenir fonctionnaire à l'hôpital, comme moi !

Dialogue de sourds, avec témoins : la mère, qui se taisait comme à son habitude. La grand-mère, qui n'était jamais sortie de sa cuisine et qui malgré tout ajoutait son grain de sel dans l'assiette de son fils. L'oncle de Jean-Désiré, le frère de sa mère, était là aussi. C'était un homme relativement aisé, et qui avait déjà donné au jeune homme de quoi financer une valise, soit 5000 francs CFA. Jean-Désiré avait confié cet argent à sa mère, en attendant le départ.

Il est toujours douloureux pour une mère de voir partir son fils. Pourtant, madame Sikely avait tout compris. Elle savait que Jean-Désiré ne supportait plus l'ambiance familiale et les conflits incessants avec son père. Elle préférait imaginer son fils heureux ailleurs que malheureux ici. Elle n'avait pas non plus été insensible aux promesses du jeune homme : « quand je gagnerai de l'argent en France, je pourrai tous vous aider ». Elle savait que cette promesse était sincère. Beaucoup de familles à Abidjan vivaient avec l'aide envoyée d'Europe par l'un des leurs. Cela n'avait rien d'exceptionnel. Mais ce n'était pas pour autant la préoccupation essentielle de la maman. Ce qu'elle voulait avant tout, c'était le bonheur de son fils. Bien sûr, le père ignorait tout de la somme remise par Jean-Désiré à sa mère.

De toute évidence, Jean-Désiré n'avait pas du tout l'intention d'acheter une valise. D'abord, il n'avait rien à mettre dedans, et surtout, il pourrait avec cet argent payer le bus jusqu'à Bamako au Mali où il avait une adresse, ensuite le train jusqu'à Dakar. Ensuite ?

Il prendrait le bateau jusqu'à Marseille, puisqu'il n'y a pas de liaison maritime directe entre Abidjan et la France. Avec quel argent ? On verra bien...

A part sa mère et quelques très rares amis, personne ne savait qu'en ce matin de printemps 1970, Jean-Désiré attendait à la gare routière le départ du car pour Bamako. S'il n'avait pas tenu secret son plan d'évasion, celui-ci aurait à coup sûr été déjoué.

Quand Jean-Désiré monta dans l'autobus pour payer son billet au chauffeur, celui-ci eut une hésitation :

– Tu me parais bien jeune dans ton costume de potache !

En effet, le jeune homme faisait moins que ses dix-neuf ans, et il avait dû partir de chez lui comme s'il allait à l'école, dans son uniforme réglementaire.

L'adolescent ne pourrait pas passer la frontière sans une autorisation écrite du père, la majorité à l'époque étant fixée à vingt et un ans. Cependant, le chauffeur ne se montra pas trop regardant. Il avait besoin que le car soit plein pour partir. Et pendant deux heures, bourré d'angoisse, la peur au ventre d'être reconnu, Jean-Désiré attendit, tête baissée, la montée du dernier passager.

Enfin le chauffeur mit le moteur en route. *Alea jacta est* ! plus question de faire demi-tour ! Direction Bamako !

Première mi-temps touristique

Le petit autocar de vingt places assises sortit de la ville pour prendre la direction du nord, vers Bouaké, la deuxième ville du pays, où il faudrait passer la nuit. Il y avait neuf cent kilomètre à parcourir pour rejoindre Bamako, neuf cents kilomètre de route, puis de piste. Il n'y avait un seul chauffeur pour ce bus dont l'âge n'était plus visible sur la carte grise. Le véhicule n'avait visiblement jamais subi de contrôle technique, et il aurait mérité au préalable un passage au carbone 14. Les fenêtres grandes ouvertes faisaient office de climatisation, mais le moteur tournait rond. La plupart des passagers étaient des commerçants Malien qui rentraient chez eux, uniquement des hommes. Les arrêts étaient les bienvenus, non seulement pour se dégourdir les jambes, mais aussi les fesses, compte tenu du confort très relatif des sièges.

Sur le soir, arrivée à Bamako, grand carrefour routier. Il était hors de question que Jean-Désiré dépense sa fortune en frais d'hôtel et de restaurant. Il allait donc passer la nuit à la belle étoile, à côté du bus stationné à la gare routière. Les dix neuf ans du gaillard criaient famine. C'était la période du

ramadan, et des musulmans s'étaient réunis, assis par terre, pour la rupture du jeûne. Jean-Désiré s'approcha du groupe, et fut immédiatement invité à partager le repas.

La nuit fut pénible. Le jeune homme dormait très mal à cause de l'inconfort. La nuit était beaucoup plus froide qu'à Abidjan et il n'avait même pas une couverture. Sur le matin, après avoir quelque peu somnolé, Jean-Désiré se réveilla avec les côtes un peu endolories, et la tête dans le même état : l'angoisse commençait à s'installer, prix à payer de l'aventure.

Puis le car repartit en direction de la frontière. La route était détériorée à de nombreux endroits progressivement, le décor changeait. La végétation devenait de plus en plus éparse. Le bus était envahi par un sable rouge très fin qui aurait pénétré jusque dans les boîtes à conserve s'il y en avait eu. Sans le savoir, Jean-Désiré quittait le climat équatorial pour le climat tropical, et passait ainsi de la forêt au désert, ventilé par les alizés.

A la tombée de la nuit, vers 18 heures, pendant la dernière halte avant le passage de la frontière, le chauffeur prit Jean-Désiré à part :

– Ecoute-moi bien. Voilà comment on va faire pour passer la douane.

Une file de véhicules attendaient à la frontière. Les formalités sont interminables. Les autorités ne se contentent pas à de vérifier les papiers, il faut aussi descendre les bagages pour la fouille. Cela peut prendre deux ou trois heures. Lorsque ce fut le tour du bus qui précédait le sien de satisfaire aux obligations administratives, Jean-Désiré sauta sans se

faire repérer, et fila immédiatement dans la brousse toute proche. Pas vu, pas pris. Il faut préciser que le conducteur du bus devait connaître parfaitement l'endroit, et avait tout aussi parfaitement renseigné le fugitif. Merci chauffeur !

Jean-Désiré avait été exempté du service militaire. Mais cette nuit là, il devait crapahuter pour la première fois : cinq kilomètre à parcourir. Le chauffeur lui avait donné des instructions : « tu marches tout droit et tu tomberas forcément sur la route de Bamako. Et là, tu m'attendras » Jean-Désiré courait quand le terrain le permettait, puis marchait, comme poussé par la peur. Heureusement, la lune lui servait de torche, et il n'eut aucun problème pour diriger. Après deux heures d'un raid sans arme, il arriva dans un village de cases au bord de la route. Il eut un bref sentiment d'inquiétude quand il aperçu une vieille dame munie d'une lampe tempête. Que faisait-elle ici à une heure aussi tardive ? Jean Désiré la salua, et tenta de se rassurer en se disant qu'elle était peut-être son porte-bonheur ou une protectrice envoyée par la providence. Il s'assit à côté d'elle, sans lui parler. Elle non plus ne disait rien. Le jeune homme n'attendit pas très longtemps. Son bus arriva et s'arrêta pour reprendre son passager. Dès qu'il fut monté dans le véhicule, le chauffeur lui adressa un grand sourire :

– Toi, t'as vraiment de la chance ! A la douane, il y en a quelques-uns qui se sont fait piquer !

Aller en route !

Et l'autobus s'enfonça dans la nuit. La route était si cahoteuse qu'il était impossible de dormir. Il ne restait plus à Jean-Désiré qu'a tenter de somnoler en prenant son mal en patience.